



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 56 juin 2010

le foot (4 et fin)

Nous continuons de donner quelques jalons de l'activité intense de l'Espoir villemadais au siècle dernier.

En 1986, le 12 janvier, à Comberouger, les cadets gagnent 9 à 0. Le 19 janvier, match nul des cadets avec Labastide du Temple 3 à 3 (Patrice Solivérès marque les 3 buts). Le 26 janvier, les cadets battent Poupas 8 à 2 (Patrice Solivérès en marque 5). Le 16 février, à Montesquieu, victoire des cadets 8 à 2. Le 23 février, à Loubéjac, victoire 3 à 1 de l'équipe 1 dans un véritable bourbier. « Le meilleur moment de l'après-midi aura certainement été la douche ». Le 16 mars, victoire des cadets contre Comberouger 9 à 0. Le 6 avril, l'équipe 1 est battue à Reyniès 5 à 4 avec ce commentaire : « Pas très sérieux, la plupart manquaient visiblement de sommeil ». Le 20 avril, en coupe Ufolep, victoire des cadets contre Malause 7 à 2 (3 buts de Patrice Solivérès). Le 25 mai, « un tournoi s'achève au clair de lune dans les jardins de notre ami Gilbert, propriétaire du café de la Paix, notre siège social, par un repas finement préparé ». Le 15 juin, les cadets sont champions du T et Gne 3 à 2 contre Montesquieu. Le 14 septembre, 1^o match de la saison de l'équipe 1 contre Dieupentale (qui descend de la division supérieure), Villemade est battu 6 à 0. Le 19 octobre, les cadets battent Castelmayran 13 à 0 « match facile mais pas pour autant de grande qualité ». Les poussins 1 battent Albefeuille 3 à 0 mais les poussins 2 sont battus par Faudoas 10 à 0. Et le 7 décembre, toutes les équipes, à savoir sept, ont un match à jouer : les seniors 1 et 2, les cadets, les minimes, les benjamins, les poussins et les débutants. On peut lire dans la Dépêche du 2 octobre 1986 : « Une seconde équipe de poussins sera peut être engagée. On demande quelques bonnes volontés pour s'en occuper. Chez nous, ce sont les dirigeants qui manquent le plus ».



Ajoutons quelques autres souvenirs plus ou moins anciens. « À Larrazet, j'occupais le poste d'avant : engagement, quelques passes, on marque le but. Du coup j'étais surveillé, j'ai été cisailé et ma cheville a cédé. Pour revenir, j'étais chauffeur et je ne pouvais pas appuyer sur l'accélérateur, c'est mon passager qui le faisait à ma place »

À Lavit, un joueur dont les initiales sont F.L. est expulsé parce qu'il trouve que l'arbitre n'est pas impartial, au détriment de Villemade, et qu'il l'exprime un peu trop fort.

À Comberouger, la partie se déroule sur un terrain dont le tiers de la surface est inondé ; le goal, sur un coin des buts, a de l'eau jusqu'aux chevilles.

Charles Gausseran amène des cadets jouer un match à Labastide-St-Pierre, il a six joueurs dans la voiture. Arrêté par les gendarmes, il écopera de quinze jours de suspension de permis.

En 1977 : match local entre célibataires et mariés. Ce fut, paraît-il, houleux, proche du pugilat et l'expérience ne fut pas recommencée.

En 1980, a lieu un méchoui mémorable (à la préparation duquel Guy Lefort prend une bonne part avec l'aide de Marocains). Pour satisfaire l'appétit de tous ceux qui sont là, il faut trois agneaux. « Pour les tourner, on se mettait des serviettes mouillées sur la tête ». Le soleil et la braise du méchoui rendent l'ambiance très chaude. Et il paraît qu'un rosé de Saint-Sardos bien frais a fait des ravages !

En 1994, l'Espoir Villemadais fête son trentième anniversaire et, à cette occasion, publie une brochure de photos des équipes de 1961 à 1993.

Quelqu'un se souvient de ses premiers matches de foot à la télévision. « M. Clément Ouvrié, commerçant du village (au 7, rue des Écoles), était le seul à avoir la télévision, il nous invitait chez lui et Philomène, son épouse, installait des bancs dans sa cuisine ».

Le club s'arrête de fonctionner en 2000-2001 par manque de dirigeants bénévoles et aussi à cause des difficultés de recrutement. Il n'est pas dissous, simplement en sommeil, en attendant peut-être des jours meilleurs.



Merci à Alain Gausseran, Pierre et Henri Solivérès, Michel Taillefer, José Cocolo, André Franco, Charles et Alain Gausseran, Francis Labryère, Hervé et Patrick Delcasse pour avoir fouillé dans leurs souvenirs et dans leurs documents.

La photo de la page 1 date de 1971-1972. On y reconnaît : R. Ouvrié, M. Lamontagne, G. Delrieu, P. Jalfre, P. Solivérès, G. Déjean, S. Lesprit, A. Gausseran, J. Maury, G. Lefort, F. Mirallès, M. Brun.

La photo de la page 2 date de 1976-1977 : P. Solivérès, M. Lamontagne, R. Lamontagne, Y. Rauffet, G. Lefort, P. Malbreil, F. Ruiz, B. Calvet, M. Jouany, JC Rauffet, D. Jouany, H. Pflugbeil

Proverbe occitan

Ambe que farem las causas al pol ?

Avec quoi ferons-nous des pantalons au coq ? (signe d'embarras).



VILLEMADAIS D'ANTAN



numéro 57 septembre 2010

la lyonnaise (1)

Avant de plonger dans l'histoire villemadaise du jeu de boules que l'on appelle la lyonnaise ou la longue, donnons quelques précisions sur ce jeu qui permettront de le distinguer de la pétanque.

Elle demande des terrains aménagés de 27 m de long et 2.50 de large (le jeu se déroule de 12.5 m à 17.5 et parfois jusqu'à 19 m). Les boules sont plus grosses et plus lourdes que celles de la pétanque : de 900 à 1200 grammes. À la pétanque, on joue les pieds joints, à la lyonnaise on peut prendre de l'élan. Quand on tire, la boule doit tomber 50 cms avant la boule ou le cochonnet que l'on tire. Quand on pointe, si on déplace une boule ou le cochonnet de plus de 50 cms, l'adversaire accepte ou refuse le déplacement selon que ça l'arrange ou pas. On y joue en tête-à-tête, en doublette, tripléte ou quadrette, doublettes et quadrettes étant les plus fréquentes. La partie se joue en 11 points ou 2 heures maximum. En résumé, la lyonnaise demande plus d'efforts physiques que la pétanque et a des règles un peu plus compliquées. Notons enfin une coutume propre à la lyonnaise : dans une partie officielle, chacun mise, les gagnants récupèrent leur mise mais paient à boire aux perdants.

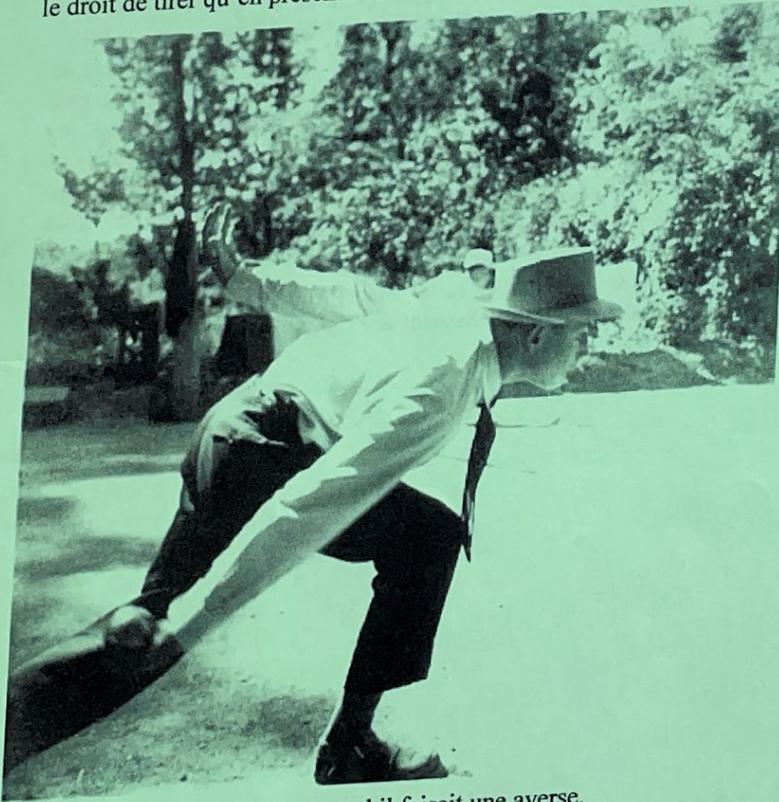
L'association « la Boule villemadaise » est créée le 10 mai 1949. Son but : pratiquer et diffuser le sport des boules. Elle est déclarée officiellement le 21 novembre 1950 et inscrite au Journal Officiel du 3 décembre 1950.



Président : Julien Chenard, mécanicien à Villemade. Vice-président : Marcel Pachen, cultivateur à Villemade. Secrétaire : Léonce Delbreil, épicier. Trésorier : Gaston Contrasty, chaisier. Siège social : café Delbreil à Villemade. Liste des joueurs en plus des 4 déjà nommés : Gino Garavaldi, René Gayral, Yves Constans, Lucien et Charles Gausseran, Angelo et José Cocolo, Emile et

Achille Delrieu, André et Paul Maurabis, Marcel et Roger Catusse, Jean, Joseph et Robert Chiavassa, Claude Noguès, Jean Borsato, Roger Orliac, Roger Gaillard, Louis Laporte, Jean Cazeneuve, Bernard Taillefer, Ernest et Jean Chambart, Firmin Padié, Poinot, Antonin (domestique chez Gineste), Fernand Gary, Gaston Harquet, Eugène et Francis Labruyère.

La lyonnaise, qui se joue beaucoup en Italie, a été amenée à Villemade par les Italiens qui l'ont fait connaître : Chiavassa, Borsato et les 3 frères Marengo de Montauban. Cela a commencé par une démonstration des frères Marengo, qui étaient des champions, dans la rue du village devant la mairie actuelle. Les boulistes ont continué de jouer au même endroit pendant un ou deux ans puis ils ont aménagé un terrain le long de la route de Falguières, sur le terrain de foot actuel, à côté d'une maison (aujourd'hui démolie) appartenant à Mme Delmas, qui était carillonneuse : ils ont raclé l'herbe, apporté une terre marneuse et passé le rouleau (fabriqué par Gino Garavaldi, un bidon rempli de ciment). Ce même rouleau servait à l'entretien des terrains et il était dur à traîner (voir la photo de la page 1). C'était un très bel emplacement, comportant 11 terrains dont 6 éclairés. C'était le 2° terrain du département. L'instituteur Taillefer a fait connaître le jeu aux grands enfants de l'école et leur a appris à jouer. En particulier, dans le temps entre le certificat d'études et le début des grandes vacances, les enfants qui avaient passé le certificat jouaient devant l'école. Mais ils n'avaient le droit de tirer qu'en présence de l'instituteur, par sécurité.



dans lequel on allait s'abriter quand il faisait une averse. Nous continuerons les souvenirs dans le prochain numéro. Merci à la Boule Villemadaise pour les renseignements et les photos, plus spécialement pour la brochure réalisée pour le 50° anniversaire. La photo de la page 2 représente un joueur talentueux et dynamique que tout le monde connaît et que nous vous laissons le soin de reconnaître.

Proverbe occitan

A vendemias, totis los paniers son bons. Pour vendanger, tous les paniers sont bons (on accepte tout le monde).

Et maintenant des souvenirs plus personnels.

(de René Gayral)

Dans un concours à Villemade, ma quadrette a battu la quadrette championne du Tarn-et-Garonne (Antony, Véra et les deux frères Marengo). Beaux joueurs, ils l'ont bien pris mais ils ont dit : « Être battus par des enfants de chœur... »... Il y avait un petit hangar chez Mme Delmas,



VILLEMADÉ D'ANTAN



numéro 58 octobre 2010

la lyonnaise (2)

Nous continuons de vous raconter les souvenirs des Villemadais concernant la lyonnaise.

(de Charles Gausseran) Eugène Labryère, quand il jouait, était toujours en train de se monter les pantalons à deux mains. Quand il pointait, invariablement il disait : « Es aqui que la voliài, c'est là que je la voulais » même (et surtout) si elle était mal pointée !

Charles formait une quadrette avec Jean Cazeneuve, Bernard Taillefer et Angelo Cocolo. Il faisait aussi une doublette junior avec José Cocolo. Tous les deux, ils avaient participé à un concours départemental à Montauban, ils étaient en finale mais un gros orage a interrompu la partie. Elle s'est terminée dans une cave voûtée de l'hôtel Normandie, qui était aménagée pour la lyonnaise, et ils ont gagné. Il se souvient aussi d'un autre concours en solo qui s'appelait les maîtres joueurs : il était sorti premier des poules et il est tombé en 8^e de finale contre un champion, Véra, qui l'a évidemment battu.

Sa femme se souvient d'un concours départemental organisé à Villemadé où, avec sa belle sœur Annie, elle avait vendu des fleurettes.

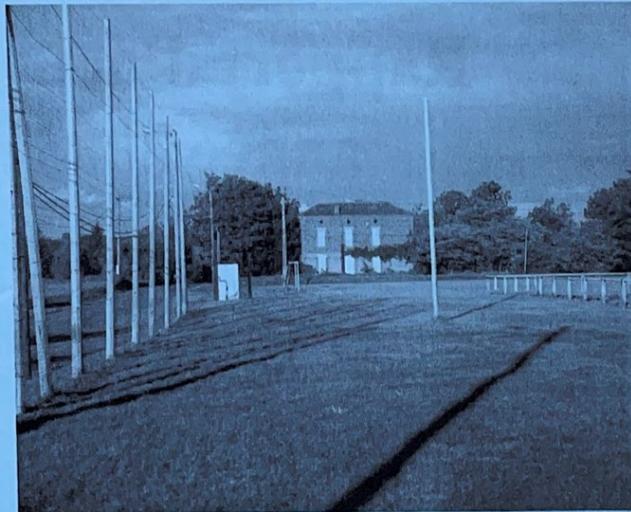
José Cocolo se souvient de la finale au Normandie, en doublette avec Charles Gausseran, contre une équipe de Finhan « On était menés 9 à 0, on les a battus 15 à 9 »...

Borsato, le dimanche, pour aller jouer plus vite aux boules, n'ouvrait pas les fenêtres de l'étable pour que les vaches ne se rendent pas compte qu'il faisait jour (!) et pourtant il arrivait toujours le dernier ! Souvent, en jouant, il disait : « Il faut que j'aille soigner les vaches »...

Antonin, domestique, brave comme tout, n'avait pas beaucoup d'argent et avait des difficultés d'élocution, on le faisait jouer et on lui payait à boire.

(de R. Chiavassa) On s'entraînait le jeudi soir sur les terrains qui étaient éclairés et on jouait tous les dimanches, sauf quand il pleuvait. Il y avait des terrains de lyonnaise un peu partout, à St Hilaire, à Falguières, à Fonneuve, 6 à Montauban etc... Celui de Villemadé était un des plus beaux.

Villemadé organisait des concours : une fois, il y a eu 64 quadrettes, ce qui supposait 32 terrains, ce qui veut dire que, en dehors des 11 terrains aménagés, on jouait un peu partout dans le village, cela représentait 256 joueurs sans compter les femmes qui suivaient.



Le café Delbreil préparait des repas dans la salle de bal, il y avait beaucoup d'animation, des gens chantaient.

Un jour, dans une partie sur la place de l'Église, Firmin Padié lance une boule qui accroche une branche de platane et retombe juste devant le nez d'Eugène Labruyère. Un autre jour, Gaston Harquet a reçu une boule dans un tibia. Et encore, une spectatrice a reçu une boule sur un pied. Ce sont les seuls « accidents », sans gravité, à déplorer. La quadrette que Robert, 13 ans, formait avec trois adultes, a battu à deux reprises, à un concours à Villemade, une quadrette dans laquelle jouait le président départemental de la lyonnaise. Ce dernier, beau joueur, leur a consacré une pleine page de la Dépêche.

« À Falguières (dans la cour de l'école), on était en finale de consolation, à 1 h 30 du matin on n'avait pas encore fini, on menait. Mais M. Taillefer a fait arrêter la partie (qu'on n'a donc pas gagnée) parce qu'il nous fallait aller à l'école le lendemain. Le dimanche après midi, il y avait les vêpres à 15 h et, si on n'avait pas fait la communion solennelle ou même dans l'année qui suivait (puisque on « renouvelait » un an après), on était évidemment tenu d'y aller. On se faisait remplacer et on y allait ».

Paul Maurabis se souvient d'un championnat départemental à Falguières. « J'étais en



quadrette avec Charles Gausseran, Bernard Taillefer, Achille Delrieu, journée très intéressante et qui a fini très tard. La lyonnaise à Villemade avait une ambiance très amicale, elle animait le village, on y trouvait des très jeunes (14-15 ans) et des personnes âgées. Les parties du dimanche finissaient souvent par une soupe au fromage préparée par Emma Delbreil ».

Petit à petit, la pétanque, plus facile à jouer, moins exigeante en qualité de terrain, a pris le pas sur la lyonnaise. Quand la maison Delmas s'est vendue, les terrains se sont vendus avec et ont été démolis. L'association est mise en sommeil en 1958. La pétanque naît officiellement le 13 novembre 1968 avec Bernard Taillefer comme président qui laisse la place à André Gausseran en 1978. Mais quelques inconditionnels continuent à jouer à la lyonnaise dans d'autres clubs.

Photo de la page 1 : l'endroit où se situait le terrain de lyonnaise, au bout du terrain de foot. Vous avez reconnu dans la 2^o photo le terrain actuel de pétanque.

Proverbe occitan

A vendemiat avant las quirdas.

Elle a vendangé avant l'annonce officielle (à une époque, on ne pouvait pas vendanger avant la date décidée par le conseil municipal), ce proverbe s'appliquait à la jeune fille qui était enceinte avant d'être mariée.



VILLEMADE D'ANTAN



numéro 59 novembre 2010

Les guerres (1)

D'abord la guerre de 1914-1918, la grande guerre comme on l'appelait. Dans le compte-rendu des séances du conseil municipal, il est noté, à la date du 3 décembre 1916 que trois conseillers municipaux sont mobilisés : Serres, Forest, Gineste Thomas. « M. le maire (Pol Dagrard) ouvre la séance et, dans une heureuse improvisation, envoie d'abord un hommage cordial aux braves qui luttent pour la liberté des peuples et préparent la victoire prochaine qui assurera la grandeur de la patrie ». Dans la même séance, il est signalé que le lieutenant Jouany, récemment promu, est décoré de la Croix de guerre. Enfin la population est invitée, pour participer à l'effort de guerre, à faire l'échange des pièces d'or.

Le 23 septembre 1917, l'Intendant militaire a requis de la commune de Villemade 1500 quintaux de fourrage pour nourrir les chevaux des armées mais le conseil municipal demande que cette réquisition soit abaissée à 1000 quintaux. Le 10 novembre 1918, « le conseil municipal est heureux dans sa modeste sphère de se joindre au Sénat acclamant le gouvernement, les armées alliées, le grand citoyen Clemenceau, ministre de la guerre, et le maréchal Foch, qui ont sauvé la patrie et, s'inspirant des nobles et patriotiques paroles de M. le Président du Conseil, il l'assure de faire tout ce qui est en son pouvoir pour maintenir dans la Commune l'union sacrée dont le principe a été, durant la guerre, le seul mobile des actes de la municipalité et de la population ».

Le nombre des morts a été considérable, 24 pour la commune Rappelons leurs noms, qui figurent sur le Monument aux morts :

Quercy Antoine, Barthe Bernard, Gaillard Antonin, Nouailles Claude, Fauré Joseph Antoine, Prieur Pierre, Gayrard Louis Amédée, Boyer Raymond, Montauban Guillaume Marcellin, Delbouys Jacques Sébastien, Belloc Jean, Sarreméjane François, Gausseran Antoine, Unal Serres Alexandre Etienne, Pajard Pierre, Fauré Pierre Claude, Serres Etienne Lucien, Fourès Léon, Bédel Joseph, Padié Célestin Jean, Marconnier Eugène, Buzenac Pierre Prosper, Talou Jean Joseph, Couderc André.

Ces morts et aussi les blessures ou maladies ont mis des familles dans la difficulté. En 1922, trois familles demandent des allocations journalières. Ces familles, nous dit le compte-rendu du conseil municipal qui donne un avis favorable, ne possèdent rien, une vit uniquement du produit de la métairie qu'elle exploite à mi-fruit, les deux autres sont salariés agricoles. Une a eu un fils tué à la guerre, une a eu un fils mort d'une maladie développée au front, la troisième a eu quatre soldats sous les drapeaux (un grièvement blessé, un autre porté disparu).



La décision d'ériger le monument aux morts a été prise par le conseil municipal, présidé par le maire Paul Dagrاند, le 22 novembre 1920. Le 20 mars 1922, un décret préfectoral approuve la décision du conseil municipal. Le devis s'élève à 11633.31 francs, 6800 pour le monument lui-même, 4433.31 pour les travaux de la place et 400 pour imprévus. L'architecte choisi est

M. Olivier.

M Unal-Serres, facteur-receveur, MM Dagrاند et Gineste donnent du terrain pour ce monument, don qui est accepté par le conseil municipal le 9 avril 1922.

Le 6 août 1922, commande est faite d'une grille entourant le monument (on peut la voir sur la photo ci-contre) à M. Beucher, directeur de la société de tréfilage, tissage et perforation des métaux, dont le siège social est à Paris.

Le monument lui-même est commandé dans un marché de gré à gré à M. J.G. Sentis, professeur de sculpture à Villemur (Haute-Garonne) qui « s'engage à élever sur la place de Villemade sise à l'entrée du village, en mémoire des morts de la guerre, un monument se composant d'un piédestal d'une hauteur de 2.25 m et de 1.40 m de largeur à la base, d'une plaque de marbre avec inscription des 24 noms des enfants de Villemade tombés au champ d'honneur, d'un groupe Patrie et Sacrifice mesurant 3 m de hauteur ».

Le monument a donc dû être érigé dans les derniers mois de 1922 puisque le 28 janvier 1923, une Commission des fêtes est constituée pour organiser les diverses cérémonies à l'occasion de l'inauguration du Monument aux morts dont la date exacte n'est pas précisée.

Donnons quelques souvenirs plus personnels.

Mme Félicie Pachen, aujourd'hui décédée, disait se souvenir de l'arrivée de la sculpture du monument sur une charrette tirée par des bœufs.

Mme Astoul garde un éclat d'obus allemand qui a blessé son père à la joue. Cela aurait été beaucoup plus grave s'il n'avait pas été protégé par un paquet de lettres. On l'a d'abord considéré comme mort, d'autant plus qu'il avait été fait prisonnier par les Allemands. Mais quelques temps plus tard, sa femme a été avertie non seulement qu'il était vivant mais qu'il était bien soigné en captivité.

Mme Cassé, aujourd'hui décédée, raconte : « Je restais à la maison avec maman et grand-mère, mon père et mon oncle étant partis à la guerre (ce dernier n'en est pas revenu). Les maisons où restaient des femmes seules avaient droit à un auxiliaire pour travailler. Un jeune, habillé en militaire, venait tous les matins de Montauban. C'est pendant la guerre que ma grand-mère est morte tout d'un coup sur la route du Palais. Des voisins sont venus la chercher et l'ont transportée sur une chaise ».

Proverbe occitan

Per la sant Martin, l'ivèrn es en camin.

A la saint Martin (le 11 novembre), l'hiver est en chemin.

VILLEMADÉ (Tarn-et-Garonne) — Monument aux Morts





VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 60

décembre 2010

Les guerres (2)

Les souvenirs de la guerre 1939-1945 sont évidemment plus nombreux que ceux de la guerre 1914-18. Commençons par ceux de M. Robert Poulain, natif de Villemade : « L'événement clé de l'été 1939 : la mobilisation générale. La nouvelle se propage dans la journée de bouche à oreille. Aussitôt des hommes, des femmes se regroupent, tous inquiets : qui est mobilisable ? qui va partir ? qui va recevoir une affectation spéciale loin derrière le front ? qui est trop vieux ? qui est encore trop jeune ? Rapidement les fascicules de mobilisation rassurent certains alors que des mères, des épouses se séparent non sans déchirement de leur fils, de leur mari et se posent la question : qui va soigner les bêtes ? qui va traire les vaches ? labourer ? Au chagrin s'ajoutent les soucis matériels de la ferme.

Bien vite, c'est la débâcle. Untel est fait prisonnier, il est dans un stalag, un autre est dans un oflag sans que l'on sache alors la signification de ces mots. (Note de la rédaction : l'oflag était un camp de prisonniers pour les officiers et le stalag pour les non officiers). Des unités ont reçu l'ordre de se replier sur le chemin de l'exode vers le sud. Une centaine de militaires

afflue à
Villemade
avec leurs
bagages pour
y être
démobilisés.

Les salles de
classe servent
à empiler des
masques à
gaz, les
uniformes, qui
s'entassent
bien en ordre à
hauteur du
plafond. Les
garçonnetts du
village y
récupèrent, qui
un galon de
caporal ou de
lieutenant, qui



un écusson, qui un calot pour jouer à la guerre. En attendant leur démobilisation les militaires passent leur temps au bistrot de Bournet-Delbreil où Germaine, aidée des enfants du voisinage, les abreuve avec des chopines de rouge. Pendant ce temps, sur la place, sous les platanes : coupe de cheveux de quelques Nord-africains à l'aide d'une simple lame de rasoir. « Dis, monsieur, pourquoi tu lui laisses une touffe de cheveux sur le crâne ? – Pour qu'Allah le prenne par la touffe et l'emmène au ciel, Inch Allah ! » Encore un mot nouveau !

Dans le grand parc du château (voir la première photo), ont été regroupés tous les véhicules de l'armée en déroute : camions, traction-avant des officiers, ambulances, motos des estafettes, side-cars. Tout ce matériel à l'abandon, sans aucune surveillance, quelle aubaine pour les adolescents en vacances cet été 1940 ! Les billes sont délaissées, les pistolets à amorce et les révolvers à bouchon aussi ! Grimper à bord de ces véhicules est autrement plus intéressant : klaxonner, tourner le volant, essayer de faire démarrer le moteur qui, faute de carburant, reste silencieux, soulever les capots, jouer au mécanicien...



Sitôt rendus à la vie civile, les soldats rejoignent leurs foyers alors qu'une dizaine d'entre eux, gradés de carrière notamment, sont embauchés à l'Arsenal de Montauban. Villemade devient pour eux le village-dortoir où leurs épouses et leurs enfants, réfugiés de l'Est de la France, les rejoignent. Cette communauté

s'implante à Villemade et y vit jusqu'en 1945.

Pour se rendre sur leur lieu de travail, ces hommes ont à leur disposition un camion à gazogène qui stationne sur la place toutes les nuits. Le matin, le moteur a bien du mal à démarrer, mais, une fois en route, le camion atteint près de 50 kms/heure, ce qui permet au collégien, au lycéen qui se rend à bicyclette à Montauban de s'agripper d'une main à la ridelle. La durée du trajet est d'autant raccourcie, mais attention à la chute ! »

À propos des réfugiés, deux anciens racontent : « Pendant la guerre, au tout début, il y a eu l'arrivée de réfugiés, surtout des femmes et des enfants car les hommes étaient mobilisés ; ils ont été logés dans des maisons vides »... « Pendant la guerre, on a hébergé chez moi une famille belge pendant quelques jours. La femme était désespérée. Une autre famille, de Paris, a été hébergée pendant plus longtemps : le fils adolescent était handicapé ». Un autre se souvient des militaires français qui se repliaient et qui ont séjourné un temps dans la salle de théâtre de l'école libre : les enfants jouaient avec eux.

La photo de cette page représente une voiture à gazogène, équipée d'un dispositif qui produit du gaz à partir de la combustion du bois, et ce gaz permet de faire tourner le moteur.

Proverbe occitan

Per santa Luça, los jorns alongan d'un pas de piuse. Per Nadal, los jorns creissan d'un pas de gal. Lo prumièr de l'an, los jorns creissan d'un pan et per Reis se coneis. Pour sainte Luce (le 13 décembre), les jours allongent d'un pas de puce. Pour Noël les jours croissent d'un pas de coq. Le premier de l'an, les jours allongent d'un pan et, pour les Rois, ça se connaît.